

De l'imaginaire au réel : continuité ou distance¹ ?

C'est « après l'expérience faite de la psychanalyse² » que Lacan, nous dit-il, a réussi à formuler qu'il n'y a pas de rapport sexuel entre les êtres parlants, pas de rapport qui puisse s'écrire ; c'est ce qui l'a conduit à s'apercevoir qu'il fallait faire quelques nœuds borroméens — où s'écrit, avec les dessus-dessous de la mise à plat du nœud, cette absence de rapport. « Pourquoi diable l'ai-je introduit ? Je l'ai introduit parce qu'il me semblait que ça avait quelque chose à faire avec la clinique³. » Pas de rapport, cela peut s'écrire comme l'équivalence⁴ des ronds dans un nouage borroméen. Pas de deux pour ce nœud ; mais il faut un troisième rond pour nouer les deux autres. Les trois sont équivalents, au sens qu'ils n'ont d'autre rapport entre eux que ce nouage tel qu'il faut couper un rond, n'importe lequel, pour que les deux autres se libèrent. Ce n'est qu'après le dénouage que l'on pourra voir lequel des trois aura noué les deux autres, lequel par conséquent aura fait le nœud. Ce qui en clinique n'est pas indifférent.

Faire quelques nœuds borroméens, ce serait donc, pour Lacan, tenter d'écrire ce qui fonde la psychanalyse, qu'il n'y a pas de rapport sexuel. Certes un rapport se structure de ce qu'il n'y a pas d'équivalence ; n'y aurait-il pas alors en cas de non-équivalence une possibilité d'écrire ce rapport ? Lorsqu'un ratage du nouage est réparé au lieu même du ratage par le sinthome, celui-ci se révèle être « le seul réduit où se supporte ce qu'on appelle le rapport sexuel chez le parlêtre, chez l'être humain⁵ ». Il y a donc possibilité d'écrire également qu'il y a rapport sexuel.

La psychanalyse travaille avec le fil des pensées, le fil de l'association libre. Ce fil des pensées suffit-il pour qu'elle opère ? Suffit-il

¹ Intervention à la journée de travail organisée par la collection Scripta le 14 avril 2013 à Paris, sur le thème « Quelques questions sur une possible clinique borroméenne ».

² J. Lacan, *Le moment de conclure*, 17 janvier 1978, séminaire inédit.

³ *Ibidem*, 14 février 1978.

⁴ Il me faut lever ici une certaine équivoque de ce terme : certes l'équivalence entre les ronds renvoie à l'équivalence entre les êtres humains au regard du rapport qu'il n'y a pas, mais il n'y a pas d'équivalence entre les hommes et les femmes au regard du phallus.

⁵ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 101.

d'énoncer une pensée pour qu'elle opère ? Matérialiser ce fil des pensées fera voir sa triplicité, qui fait matière dans la pensée, qui tisse l'étoffe d'une psychanalyse : ce fil à trois, avec six croisements, c'est la mise à plat du nœud qui se fait chaque fois pour un sujet. Ce qui fonde la triplicité de son fil, ce n'est pas de penser n'importe quoi, comme le voudrait l'association libre, mais c'est la succession des générations et le complexe d'Œdipe. C'est à dire le fait qu'il n'y a de rapport sexuel qu'entre les générations voisines, entre les trois générations voisines, grands-parents, parents et enfants. C'est pourquoi ces trois générations sont liées par l'interdit de l'inceste.

Il s'agit bien de clinique. C'est dans la clinique, et dans la pratique analytique « que le trio de l'imaginaire, du symbolique et du réel me paraissait avoir un sens⁶ ». Que pour un sujet le nœud tienne (et puisse donc en être dénoué) par le réel, par le symbolique ou par l'imaginaire, a des conséquences dans la structure et dans la cure.

Ainsi, parce que nous posons que la Jouissance de l'Autre (cette JA délimitée par le champ R-I) n'existe pas, nous devons dans la cure faire des épissures. La première est l'épissure S-I entre imaginaire et savoir inconscient « [...] pour obtenir un sens, ce qui est l'objet de la réponse de l'analyste à l'exposé, par l'analysant, tout au long de son symptôme⁷ » ; du même coup se fera une autre épissure R-S, entre le symptôme et le réel parasite de la jouissance, pour rendre cette jouissance possible. Remarquons que ces épissures ne modifient pas le nouage et ne touchent pas à la béance R-I, respectant l'inexistence de la jouissance de l'Autre.

Mais en 1977, Lacan propose un autre objet à la manœuvre de l'analyste. Il s'agit de prolonger le brin I par le brin R, après la coupure de leurs ronds au beau milieu du symbolique (coupure de I là où S le surmonte, et de R là où il surmonte S) ; cette coupure aura ouvert le champ x de la jouissance de l'Autre. Le schéma que fait alors Lacan⁸ figure l'engendrement d'un seul trait de R à partir de I. Une continuité R-I (en forme de huit) est ainsi produite, que seul l'anneau de S retient de faire faux trou et de filer en floche. Cette continuité permet de refermer la béance R-I, que l'analyste alors pourra incarner pour donner un petit peu

⁶ J. Lacan, *Le moment de conclure*, op. cit., 14 février 1978.

⁷ J. Lacan, *Le sinthome*, op. cit., p. 73.

⁸ J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, 8 février 1977, séminaire inédit.

corps à la jouissance de l'Autre inexistante. C'est la première fois que Lacan propose une mise en continuité R-I, où se produit à la fois un « rapport » et un « non-rapport » sexuel. Tentative pour écrire le ni réfutable et le ni démontrable ? Le raboutage ou mise en continuité I-R est retenu par la corde de S, le dire de l'analyste, retenu de filer en simple rond de ficelle ; il est donc avec lui (le huit de la continuité R-I avec le rond S qui le retient) dans une relation de réversibilité ou d'équivalence⁹ : le huit et le rond, soit ici la jouissance de l'Autre et le symbolique, sont équivalents, équivalence signifiant non-rapport. Il n'y a donc pas de rapport sexuel pour les corps parlants entre R-I, le corps vivant, et S, le langage.

Il faut remarquer que cette jonction I-R que proposait Lacan est antinomique de la rencontre borroméenne : chacun n'est plus seul et noué aux deux autres, mais deux d'entre eux sont raboutés, épissés de telle sorte que chacun soit transformé intimement par l'autre. La jonction I-R, équivalente au rond de S tout seul qui l'enlace, constitue en soi une non équivalence entre I et R, un rapport donc entre I et R tel qu'il peut les transformer l'un en l'autre et réciproquement, voire engendrer l'un à partir de l'autre. Il y a donc à la fois non rapport (entre I-R et S) et rapport (I-R). Non-rapport entre le corps vivant qui rêve I-R et le langage S, non-rapport entre la jouissance de l'Autre hors-langage, incarnée par la jonction I-R, et le signifiant S. Pas de rapport sexuel autre que l'inceste avec la mère, figuré par la jonction ou rapport I-R et la jouissance à refouler originairement que produit ce rapport.

Pourquoi proposer d'incarner cette béance ? Cela peut avoir un intérêt dans la psychose puisque ce champ R-I est lieu de réparation des hallucinations et des signifiants forclos. Mais pas seulement. En tant que champ de la jouissance du corps auquel est tout spécialement suspendu le réel du vivant, R-I est le champ de la pulsion qui, en retournant sur son propre bord d'où elle prend sa source, se referme sur le vide, que pourra

⁹ J. Lacan, *Le Sinthome*, op. cit., 17 février 76, p. 99-100 : le huit issu du ratage du nœud et le rond du sinthome qui le retient « sont strictement équivalents » ; ils sont réversibles. Et « [...] il n'est pas difficile de suggérer que, quand il y a *équivalence*, il n'y a pas de *rapport* ». C'est la question du non-rapport sexuel qui s'écrit ici. « Car il est bien sûr que si nous disons que le non-rapport relève de l'équivalence, c'est dans la mesure où il n'y a pas équivalence que se structure le rapport. Il y a donc à la fois rapport sexuel et pas rapport. » (*version sténo*) Lacan fait allusion ici au ratage du nœud et à sa réparation par le sinthome, qui est « seul réduit où se supporte ce qu'on appelle *le rapport sexuel* chez le parlêtre, l'être humain ». p. 101.

occuper n'importe quel objet, en contournant l'objet toujours manquant ; le sujet « acéphale »¹⁰ de cette tension pulsionnelle n'est-il pas celui des forces organiques et biologiques pour Freud. C'est des béances corporelles de ce vivant là que Lacan évoquera, non sans penser à la topologie embryologique des béances naturelles, la « communauté topologique¹¹ » avec les béances en jeu dans l'usage du nœud et du tore. Pourquoi incarner la béance au lieu de seulement la représenter, sinon pour incarner dans la cure non plus seulement la réalité sexuelle de l'inconscient comme il est dit dans le Séminaire XI, mais la jouissance de l'Autre ?

Or en 1978, pas de manœuvre de mise en continuité, mais une insistance sur la primauté du réel du tissu (tissu, étoffe, fil, maille, tricot torique, tresse, Moebius courtes, etc.), qui ne peut que s'imaginer. Comme l'année d'avant, Lacan interroge la pratique analytique : comment guérit-on une névrose ? Mais il ne s'agit plus maintenant de prolonger I par R pour refermer et incarner la béance ; il s'agit au contraire d'aller tout droit à la distance qui les sépare, à cette distance entre le tissu et sa représentativité, à cette distance entre le réel et le fantasme que l'on peut voir s'estomper dans l'hystérie. C'est notre seul « recours pour ce qu'il en est de ce qui distingue dans une psychanalyse la béance entre l'Imaginaire et le Réel¹² ». Distinguer la béance est autre chose que de l'incarner : c'est la maintenir béante.

Plusieurs questions se posent alors. Le symbolique suffit-il à distinguer la béance entre l'imaginaire — qui n'est pas qu'une affaire de miroir mais d'orifice — l'imaginaire qui imagine le réel du tissu, et ce réel qui ne peut qu'être imaginé ? Y suffit-il, puisque cette béance ne loge-t-elle pas, elle-même, l'inhibition (qui y fait vrai trou) à imaginer le réel, l'inhibition à distinguer le réel de l'imaginaire ? Si l'abstraction nous fait perdre de vue, avec le tissu, le réel du corps que montrent les retournements de tores et le passage à l'extérieur de ce qui est à l'intérieur, nous avons besoin de l'imaginaire de la topologie pour montrer le réel du tissu. Or le nœud borroméen *substantifie* toutes sortes de résistances à travers lesquelles s' imagine l'imaginaire ; il faut donc penser le nœud à la fois comme abstrait et concret.

¹⁰ J. Lacan, Le Séminaire, Livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p.165.

¹¹ *Ibidem*.

¹² J. Lacan, *Le moment de conclure*, *op. cit.*, 9 mai 1978.

Distinguer la béance maintient le nouage dans sa forme borroméenne, qui nous permet d'y voir s'inscrire la triade freudienne Inhibition, Symptôme et Angoisse. Nomination de l'imaginaire, l'inhibition, en I, est provoquée par l'angoisse en R et a des effets en S¹³. Elle est inhibition à la fois à l'endroit du corps (défense contre la jouissance de l'inceste) et dans la pensée à l'endroit de la géométrie constitutive du nœud.

Mais distinguer la béance R-I maintient également l'équivalence de la rencontre borroméenne, équivalence qui écrit le non-rapport entre la jouissance de l'Autre, le sens et la castration. Était-il nécessaire à Lacan de revenir au nouage borroméen nu, sans raboutage ni épissure, pour questionner la guérison de la névrose et la fin de l'analyse ? Maintenir béante la brèche ouverte entre réel et imaginaire, n'est-ce pas interroger l'écart entre le réel du vivant et la jouissance du corps, « ce foyer brûlant de ce qui est essentiellement à éviter pour le sujet pensant et qui s'appelle la jouissance¹⁴ » ? N'est-ce pas tenter de distinguer le trou de I des orifices corporels, du trou du R par où fuit la vie ? N'est-ce pas interroger la distance entre le sujet acéphale de la pulsion, et le corps asexué de la jouissance de l'Autre ? Coller à la chose en tant qu'imaginée, au réel en tant que représenté, ce que nous devons faire dit Lacan, n'est-ce pas une façon de contourner cette *Spaltung* entre corps et jouissance, jouissance qui ne s'attrape pourtant que du corps ? Exclue du sens, point ultime de la pulsion, lieu de l'absence d'un Autre de l'Autre, la jouissance de l'Autre est le seul vrai trou dans un réel où « se taille le patron de la coupure¹⁵ » pulsionnelle.

Dernière question enfin : Lacan n'emploie pas une seule fois dans le séminaire *Le moment de conclure*, le terme de « jouissance ». S'agirait-il alors que, corps parlants et rêvant que nous sommes, nous rêvions non seulement avec l'étoffe dont nous sommes faits, dont nous sommes tissés, mais que nous rêvions l'étoffe elle-même, puisque ce n'est que dans la coupure que nous pouvons attraper nos rêves ?

¹³ J. Lacan, *R.S.I.*, 13 mai 1975, séminaire inédit. L'angoisse est effet de R dans I. L'inhibition est effet de I dans S. Le symptôme est effet de S dans R. Et le refoulé originaire, au cœur de S, reparaît en R. D'où la question de la superposition des béances : que donne la superposition de I à S, ou de I à R ?

¹⁴ J. Lacan, *L'objet de la psychanalyse*, 23 mars 1966, séminaire inédit.

¹⁵ *Ibidem*, 15 décembre 1965.